

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Fable vingt-huitieme

[urn:nbn:de:bsz:31-89278](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89278)

phitryon ayant besoin du chien merveilleux de Cephale, vint le lui demander, & le pria de l'accompagner à la poursuite d'un Renard qui venoit de Tecmesse, & qui enlevoit les enfans des Cadmiens, tellement qu'on étoit obligé de lui exposer un enfant tous les trente jours. C'étoit dans le tems qu'Amphitryon vouloit faire la guerre aux Teleboës, contre lesquels il ne pouvoit obtenir de secours des Thébains, que moyennant qu'il les délivrât de ce monstre. Il promit donc à Cephale sa part du butin qui seroit fait sur les Teleboës, s'il lui accordoit sa demande. Le Prince Athénien en tomba d'accord. Le reste arriva comme Ovide le rapporte.

FABLE VINGT-HUITIÈME.

A R G U M E N T.

Procris devient jalouse de Cephale sur quelque rapport. Elle va l'épier dans un bois, & Cephale y étant venu chasser, la tue sans y penser, de ce même dard, dont elle lui avoit fait présent.

APRE'S ce discours de Cephale, Phoque reprenant la parole : Mais pourquoi, lui dit-il, vous êtes-vous plaint de ce dard, de quel crime est-il coupable ? En même tems Cephale lui dit le sujet de ses déplaisirs, & le crime de son javelot. Nos plaisirs, répondit-il, sont le commencement de nos douleurs ; mais je vous parlerai premierement de nos plaisirs :

Tome II.

S car

car on s'en souvient volontiers, & c'est une espece de soulagement de se souvenir de son bonheur. Oüi, Phoque, ce m'est un contentement extrême de me souvenir du tems que j'ai vécu avec Procris, & de me représenter que je fus heureux par elle, & qu'elle fut heureuse par moi. Nous n'avions tous deux qu'un même désir, comme nous n'avions tous deux qu'un même amour. Elle ne pouvoit penser qu'à moi, je ne pouvois penser qu'à elle. Elle m'eût préféré à Jupiter, quand même il lui eût offert & tout le Ciel, & toute la Terre; & je l'eusse préférée à Venus, quand elle fût venue me tenter accompagnée de toutes ses charmes. Enfin nous étions nés l'un pour l'autre, & pour ne pouvoir rien aimer, si nous eussions pû ne nous pas aimer. Dès que les premiers rayons du jour venoient frapper les montagnes, comme j'étois jeune, & que j'aimois l'exercice, j'allois chasser dans les bois, sans mener avec moi ni valets, ni chevaux, ni chiens, & sans faire porter de filets. Mon dard étoit ma compagnie, mon dard étoit ma force & mes armes, & lorsque j'étois las de chasser, je cherchois le frais & l'ombre, & ce petit vent agréable qui se répand dans les vallons. J'en faisois le soulagement & la récompense de mon travail, & si l'on peut parler ainsi, je reposois en-
tre

tre ses bras. Il me souvient que je l'appellois souvent à mon secours, comme j'aurois fait une maîtresse. Viens me secourir, lui disois-je, passe jusques dans mon cœur; viens éteindre le feu qui me brûle, tu le peux de ta seule haleine. J'ajoutois peut-être à cela, & mes mauvais Deslins le vouloient ainsi, toutes les autres douceurs que l'on peut dire en aimant. Ainsi je chantois ordinairement: Tu fais toutes mes délices, tu es mon plaisir & ma joye, & tu me redonnes la vie; tu es cause que j'aime les bois & les solitudes, & je serai toujours content, si ma bouche reçoit toujours ton haleine. Il y eut sans doute quelqu'un qui entendit ces paroles, & qui s'étant imaginé que je les adressois à quelque Nymphé, les rapporta en même tems à Procris. Comme l'amour est crédule, elle crut facilement ce qu'on lui dit, & s'évanoüit à cette nouvelle. Et lorsqu'elle fut revenuë, elle s'appella misérable, elle m'appella perfide, elle accusa son destin, elle s'affligea d'un crime faux, comme d'un crime véritable; & craignit enfin le nom d'une chose qui n'étoit point. Néanmoins, comme on me l'a dit depuis, elle दौरa beaucoup de fois du rapport qu'on lui avoit fait, & espara d'être trompée. Elle ne voulut point ajouter de foi à cette triste nouvelle, & si elle

ne voyoit elle-même le péché de son mari, elle ne vouloit point le condamner. Pour moi je ne manquai pas, selon ma coûtume, de sortir le lendemain dès la pointe du jour. J'entrai dans les bois pour y chasser, & quand je fus satisfait de ma chasse, je me couchai sur l'herbe, & j'appellai à mon secours ce petit vent. Viens, lui dis-je, viens soulager mon travail. Mais tandis que je parlois, j'entendis, ce me sembloit, quelques soupirs; & toutefois, comme si j'eusse dit quelque chanson, je ne laissai pas de continuer. En même tems je pris garde que les branches se remuoient, j'entendis même du bruit, & m'imaginant que c'étoit quelque bête, je lançai mon dard de ce côté-là. Helas! vous le dirai-je sans mourir? C'étoit Procris qui m'avoit suivi. Je suis morte, s'écria-t-elle, quand elle eut senti le dard qui lui avoit percé le sein. Je reconnus cette voix, je courus furieux & désespéré, & je la trouvai toute sanglante & presque morte, qui retiroit de son sein le triste présent qu'elle m'avoit fait. Je relevé aussi-tôt son corps qui m'étoit plus cher que le mien, je romps sa robe, je lui découvre le sein, je bande sa playe, & je tâche en vain d'arrêter son sang, qui couloit malgré le secours que je tâchois de lui donner. Je crie, je me désespere, je

la

la prie de se venger , & de ne me pas laisser au monde , étant coupable d'un si grand meurtre. Bien qu'elle n'eût déjà plus de force , & qu'elle fût prête de rendre l'ame , elle fit pourtant un effort pour parler encore une fois , & me dit d'une voix mourante. » Jè te conjure par notre sacré mariage , par les Dieux du Ciel & des Enfers , & enfin par cet amour qui est cause de ma perte , & que je te conserve en mourant , que la Nymphè à qui tu adreffois ces paroles , n'entre jamais dans ton cœur , & ne possède jamais la place que je suis prête de quitter. » Elle ne parla pas davantage ; mais je reconnus ainsi , qu'elle avoit été trompée , & la défabusai en même-tems ; mais que pouvoit alors servir de l'avoir défabusée ? Elle se laissa aller entre mes bras , elle perdit avec son sang le peu qui lui restoit de force , & tandis qu'elle pût voir quelque chose , elle eut toujours les yeux sur moi. Enfin , elle expira en me regardant , & rendit sur ma bouche le dernier soupir ; mais au moins vous eussiez dit qu'elle mouroit plus contente , parce qu'elle mouroit défabusée. Ce discours que fit Cephale en pleurant , fit pleurer ceux qui l'écoutoient. Mais à l'instant Eaque accompagné de ses deux autres enfans , entra dans ce Sallon , d'où il fit voir à Cephale les nouvelles troupes qu'on avoit levées ,

&c.

214 LES METAMORPHOSES
& les mit entre ses mains pour les mener au secours d'Athenes.

E X P L I C A T I O N.

De Procris tuée par Cephale.

Nous avons vû avec quelle adresse Ovide fait de Procris une femme vertueuse, & le tour ingénieux qu'il donne à sa fuite. A l'entendre, l'innocente Princesse se retira dans les bois, pour ne plus voir les hommes, qu'elle haïssoit. Elle se consacra aux exercices de la chaste Diane. Il fallut que Cephale fit mille soumissions, pour appaiser sa juste colere. Celui-ci à son tour est traité avec la même indulgence dans cette fable. Il ne soupçonnoit nullement que son épouse se fût cachée dans un endroit épais de la forêt, pour découvrir la rivale qu'il lui avoit donnée. Il fut au désespoir, lorsqu'il eût reconnu son erreur. Il cria, il s'arracha les cheveux, il pria Procris de le tuer, quoiqu'elle n'eût plus qu'un reste de vie, & qu'elle conservât à peine assez de force pour parler. Voici certes un homme qui meritoit bien, non de devenir l'horreur du genre humain, mais d'exciter la compassion de tout le monde, si le récit d'Ovide est véritable. Le malheur est qu'on refusera peut-être d'y ajoûter foi. On sçait que les anciens Poètes, seuls historiens de leur tems, alteroient à leur gré les événemens qu'ils avoient à décrire, persuadés qu'on seroit content de leur travail, pourvû que leurs fictions fussent agréables & touchantes. De plus, Apollodore rapporte que Cephale fut condamné pour ce meurtre, à un exil perpétuel par l'Aréopage d'Athènes, ce Conseil fameux dont on vantoit la sagacité & l'intégrité.

grité. Cette sentence est une forte preuve contre celui qu'elle regarde. C'est pourquoi bien des personnes se diront à soi-mêmes que peut-être ce Prince se repentoit d'avoir été rechercher sa femme, & de s'être attiré par là des railleries piquantes. Peut-être ajoutera-t-on qu'il avoit cessé de l'aimer, & qu'il vouloit jouir paisiblement de la maîtresse, qui étoit l'objet de la jalousie de Procris. Ces conjectures sont probables, conclueront les mêmes gens. Un mari qui connoît l'infidélité de sa femme, qui sçait que chacun en est instruit comme lui, & qui d'ailleurs aime en un autre endroit; un tel mari garde moins de menagemens avec son épouse qu'il n'auroit fait dans des circonstances différentes: surtout quand il peut s'en défaire, sans courir beaucoup de risque. La raison en est que, s'il vient à être soupçonné dans le monde d'avoir fait cette action de dessein prémédité, il sçait que bien des gens auront la brutalité & la folie de la regarder comme un coup digne d'un homme généreux dont l'honneur a été blessé, ou du moins comme un vantageance pardonnable.

Cependant les Mythologistes n'ont pas tant approfondi cette affaire. Au contraire, se bornant, selon leur coutume, à la narration d'Ovide, ils ont encore diminué le crime de Cephale, en entendant par le trait dont il tua Procris & qu'il avoit reçu d'elle, les soupçons qu'il avoit eus jadis contre sa vertu, & qu'elle eût ensuite contre sa fidélité. Il est certain que cette explication est également ingénieuse & probable. En effet la jalousie en matieres conjugales a d'étranges conséquences. Depuis qu'on en a conçu, il est malaisé de la perdre. On est industrieux à la nourrir. Tout ce qu'on voit la rallume. En un mot, c'est une espece de poison lent qui tue, ou plutôt, pour me-

servir

servir de la comparaison des interprètes dont j'expose l'opinion, c'est un trait qui fait des blessures profondes & mortelles, & qu'on porte toujours avec soi : *Hæret lateri lethalis arundo*. Ainsi ni un époux ne doit se pardonner les craintes auxquelles il donne un juste lieu, parce qu'elles causent un mal irréparable, ni une épouse exposer par sa faute son mari au chagrin que la jalousie produit, & au ridicule qu'elle donne dans le monde. Et qu'on ne dise point, mon mari est défiant : il fait par ses soupçons une injure criante à ma vertu ; pourquoi menagerois-je un pareil homme ? C'est une mauvaise raison que celle-là, soit qu'elle vienne de l'épouse ou de l'époux. Quoi ! parce que l'un des deux conjoints à l'esprit foible sur un certain article, parce qu'il est malheureux, peut-être parce qu'il a une tendresse excessive & qu'il craint de perdre l'amour de la personne qu'il aime ! Par ces raisons, l'autre partie ne se fera pas un scrupule d'insulter à son travers ; elle aggravera son mal ; elle ne répondra que par des marques de mépris à l'estime qu'on lui témoigne ; elle négligera d'apaiser par un peu de complaisance les craintes & les inquiétudes qu'elle excite ! En vérité, il y a ou de l'inattention ou de la barbarie dans ce procédé.



s
j'ex-
lures
jours
ni un
nelles
nt un
a fau-
& au
qu'on
ar ses
pour-
t une
enne
l'un
ertain
e par-
int de
ar ces
upule
mal ;
épris
igera
rain-
té, il
ns ce

LES